# MONSIEUR SPLEEN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

*BERNARD QUIRINY*

# MONSIEUR SPLEEN

## Notes sur Henri de Régnier

Suivies d'un *Dictionnaire des maniaques*

*ÉDITIONS DU SEUIL*
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-109403-9

© Éditions du Seuil, avril 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

DU MÊME AUTEUR

L'Angoisse de la première phrase
*nouvelles*
*Phébus, 2005*
*et « Points », nº P2610*

Contes carnivores
*nouvelles*
*Seuil, 2008*
*et « Points », nº P2480*

Les Assoiffées
*roman*
*Seuil, 2010*
*et « Points », nº P2789*

Une collection très particulière
*nouvelles*
*Seuil, 2012*
*et « Points », nº P3009*

# Mi-novembre, à Versailles

Château de Versailles, mi-novembre. Après avoir contemplé un tableau dans les salles des Maréchaux pour étayer une étude qu'il voudrait achever, un érudit se promène dans les jardins. Nous sommes au début du XXe siècle, ou à la fin du précédent ; on ne diffuse pas alors comme aujourd'hui de la musique dans le parc du Trianon, pour que les touristes se croient dans un supermarché. Des touristes, il n'y en a d'ailleurs pas ; et notre érudit sur un banc, indifférent au ciel menaçant, jouit du silence et de l'arrière-saison. Un bruit soudain le distrait ; surgit un vieillard en culottes et bas de cycliste, excentrique et majestueux, le visage caché par un feutre à larges bords d'où s'échappent des cheveux longs sur la nuque. Un peintre ? Il passe lentement puis disparaît, laissant l'érudit gêné. Pourquoi cette gêne ?

Le soir tombe, le ciel menace ; il faut quitter les jardins. Le temps d'atteindre la sortie, c'est le déluge. Heureusement une voiture passe, où monte notre homme. Mais le cocher indique une ombre sous l'averse ; c'est le peintre qui agite sa canne, et demande à monter aussi. On partagera donc la course. Sur le boulevard de la Reine, les réverbères éclairent enfin son visage. On dirait Louis XIV, tel qu'on le voit sur le médaillon en cire de Benoît, dans la chambre à coucher du roi ! Il lui ressemble comme un clone ; c'est stupéfiant.

À la hauteur de la place d'Armes, le sosie frappe à la vitre pour descendre, puis dit à l'érudit : « Permettez-moi,



Extrait de la publication

Monsieur, de partager avec vous le prix de cette voiture, et merci de m'avoir ramené jusqu'à chez moi. » Et de lui poser dans la main une pièce d'argent. Elle porte l'effigie du Grand Roi et l'inscription : *Ludovicus XIV, rex Galliæ et Navarræ*, avec le millésime de 1701.

*

C'est Henri de Régnier qui raconte cette histoire, en 1909. En est-il le héros ? Peut-être ; Versailles, l'automne, les travaux savants sur des maréchaux imaginaires (ici Manissart, héros du siège de Dortmüde dans *Le Bon Plaisir*, dont le portrait au château est signé Rigault), c'est tout lui – jusqu'à la prévention ironique contre le fantastique dans le premier paragraphe (« Je n'ai pas grand goût pour la réputation d'un homme à imaginations »…), qui ne l'empêchera pas de produire quelques chefs-d'œuvre du genre.

Régnier ! C'est un nom qu'on n'a plus l'habitude d'entendre, malgré sa surface dans la littérature au début du XXe siècle, et déjà dans les dernières années du XIXe, quand la jeunesse de France et de Belgique lui vouait un culte. Il était l'héritier des maîtres, Leconte de Lisle, Heredia, Mallarmé. Henri de Régnier, ce sont trente volumes, poésie, romans, contes, portraits et souvenirs, voyages, presque tous au Mercure de France. Rien ou presque de cette œuvre n'a été réédité ; il faut la chercher chez les bouquinistes ou sur internet, où ses livres se vendent à des prix dérisoires. Comme le papier du Mercure était fin, les volumes sont en général abîmés, les bords rongés, les coutures défaites. On recolle les couvertures avec des bandes d'adhésif, honteux de ce bricolage. Parfois, on trouve les livres de Régnier reliés en carton rigide. C'est pratique parce que solide, mais on ne peut s'empêcher d'être déçu : cela détonne dans le beau rayon jaunâtre – couleur officielle du Mercure de France –, et puis on



Extrait de la publication

voudrait posséder toute l'œuvre dans son jus. (Il faut cependant se faire une raison pour l'uniformité esthétique : les jaunes du Mercure ne sont pas tous identiques, et certains tomes – *Les Rencontres de M. de Bréot* – ont une couverture beige.)

Pendant un quart de siècle, entre 1885 et les années 1910, Régnier fut à la mode. Il écrivait des poèmes symbolistes et expérimentait le vers libre sous l'influence de son ami Vielé-Griffin. Il s'est ensuite converti au roman (*La Double Maîtresse*, 1900), puis s'est fait élire à l'Académie française (1911), comme l'avait prévu son beau-père, Heredia. Entre-temps, il aura beaucoup écrit, des livres et des articles. Après avoir participé aux petites feuilles du symbolisme, il entre dans les grands journaux, et finit feuilletoniste au *Figaro*. En 1910, en 1920, c'est une éminence ; il pèse tant sur la vie littéraire que certains jugent exorbitante la superficie de son empire, surtout si on y ajoute les positions tenues par sa femme, Marie de Régnier, et son beau-frère, André Chaumeix. (« C'est maintenant à eux trois une véritable dictature au *Figaro* », se plaint Auriant[1].) Régnier a son public – on dirait presque « sa clientèle » – et sait quoi écrire pour lui plaire. Il met en scène des demi-mondains et des rentiers, catégorie à cheval sur la petite noblesse et la grande bourgeoisie, disparue aujourd'hui mais qu'il fait revivre. Puis il y a ses romans « anciens », qui se passent sous Louis XIV et Louis XV et qui recréent un XVIIIe siècle galant et champêtre, plein de bouffonneries et d'anecdotes, en pastichant la langue des moralistes. Ou en ne pastichant pas, d'ailleurs, car ce n'est plus du pastiche : ce style vient naturellement à Régnier, comme s'il était chez lui dans ce passé – il n'a jamais vécu dans son époque.

Carrière honorable, donc, longue et bien remplie – peut-être trop, tout le monde s'accordant à dire que l'œuvre est inégale. On soupçonne Régnier d'avoir publié parce qu'il avait un ménage à soutenir (persiflage de Léautaud, toujours au fait sur les questions financières). Seules compteraient donc les

premières années, jusqu'à 1900 ; après, il serait devenu un auteur aimable et sans intérêt – un écrivain académique, au sens péjoratif. À vingt-cinq ans, trente ans, il était admiré, on se bousculait pour être son ami – Gide, Valéry, Louÿs ou Jammes, à peine plus jeunes, font de lui leur champion. Dix ans plus tard, on commence déjà à se méfier : ce Régnier qu'on avait cru un inventeur, voilà qu'il se range du côté des vieilles recettes ; Gide s'éloigne, critique durement son premier roman. Régnier intéresse moins les jeunes, à part Proust qui lui écrit des lettres délirantes ; quelques années encore et c'en sera fini de sa gloire. Quand Georges Docquois demandait aux poètes de 1894 le nom du successeur de Leconte de Lisle, tout le monde répondait Régnier, comme une évidence ; trente ans plus tard, Rambaud et Varillon mènent une enquête similaire auprès des jeunes écrivains (Barrès, Maurras, Bourget, quel est leur modèle ?), et personne ne cite Régnier. (Si : Maurice Brillant, bien oublié aujourd'hui.) À la limite, le ton de 1920 serait plutôt de se moquer du vieil académicien issu d'un autre temps, si déplacé dans l'époque des nouveaux dogmes et de la vitesse, où l'on ne comprend plus sa poésie délicate ni ses romans mondains. André Breton résume bien comment on regarde Régnier quand on est un jeune homme de ces années-là (à supposer qu'on le sache encore de ce monde). Protestant dans *La Révolution surréaliste* contre la scandaleuse pauvreté d'un Paul Fort, qui « voit le vent et la pluie crever son manoir », il écrit : « Il ne se plaint d'ailleurs pas (lui, se plaindre !) et pourtant, dans le même temps, l'absurde Henri de Régnier se prélasse à l'Académie française. »[2] *L'absurde* Henri de Régnier ! Régnier pour Breton est une relique, une anomalie. Il ne l'énerve même pas : il ne compte plus, il est mort. Breton ne le mentionne que pour s'agacer qu'on lui laisse ses sinécures, alors que des vivants comme Fort ont besoin de soutien.

Anachronique en 1925 : alors maintenant !



Extrait de la publication

*

Pourquoi donc s'intéresser à Régnier ? Un si vieux croûton ! Collectionner ses romans, se documenter sur sa vie, voilà qui ne rime à rien, sauf à occuper les universitaires (de fait, il existe deux ou trois thèses sur Régnier). Littérairement, Gide et Breton ont tranché : lecture inutile, écrivain absurde, question réglée. Même les rares curieux de Régnier, bien disposés à son égard, admettent que ce n'est pas un écrivain majeur. C'est vrai : Régnier appartient à un monde disparu ; il n'a rien révolutionné, et se range dans le camp de la tradition ; il n'y a rien chez lui d'actuel, à part les thèmes généraux et éternels qu'on retrouve partout. Alors ?

Peu importe, au fond. Pourquoi chercher les causes qui font qu'on tombe sous le charme d'un écrivain ? Elles sont toujours obscures, et la marotte de les collectionner injustifiable. Les bibliothèques qu'on se compose, il faut les prendre comme elles viennent, sans chercher une logique à la présence de tel écrivain. S'il y a une curiosité – trente livres de Régnier par exemple –, tant mieux. On ne voudrait quand même pas que les bibliothèques soient standardisées, la même pour tous les foyers ? Inutile donc d'interroger un lecteur sur ses lubies, il ne saura pas quoi vous répondre. Pas davantage que l'auteur d'un livre sur un écrivain oublié. D'ailleurs, dans tous les essais sur un second couteau, l'auteur commence par s'étonner d'avoir travaillé si longtemps sur son sujet, admettant que son romancier fétiche sur qui il a écrit 300 pages n'est pas indispensable aux anthologies, et qu'il n'y a rien à dire pour sa défense. « Je suis obsédé depuis dix ans par tel petit maître dont j'achète les ouvrages en triple dans les brocantes, mais je ne saurais pas vous dire pourquoi. » C'est qu'il n'y a rien à comprendre. Ces choses ne s'expliquent pas. Ou alors, inversons le raisonnement : le petit maître n'est peut-



Extrait de la publication

être pas si nul, puisqu'il passionne quelqu'un cent ans après sa mort !

Mais aussi, on peut faire une troisième réponse, en poussant vers le paradoxe. Et si, anachronique au XXe siècle, Régnier redevenait actuel aujourd'hui ? Que cet homme né en 1864, appartenant de toute son âme au XIXe siècle, ait suscité l'indifférence et les sarcasmes au XXe, c'est normal. Au XXe siècle, il représente un art d'écrire (et de vivre) qui n'a plus cours. C'est une figure dont le moule est cassé. André Billy décrit tristement le coup de vieux qui frappa vers 1910 les hommes de cinquante ans, bousculés par les jeunes métaphysiciens, bergsoniens, thomistes, marxistes et phénoménologistes, enivrés de politique et prêts à changer la face du monde, ricanant devant l'esthétisme mou de leurs aînés, se moquant des choses simples qui les mettaient en extase – « un coucher de soleil, un sourire de femme, la courbe d'une hanche, une fresque, un bronze »[3]. L'heure n'était plus à l'art pour l'art ; tout cédait devant les valeurs nouvelles, la fureur d'engagement, les doctrines radicales, la logique d'innovation forcée. Au milieu de ces champs de bataille, comment la silhouette stoïque de Régnier, avec son habit vert et ses poèmes tristes, n'aurait-elle pas paru incongrue ?

Le XXe siècle est maintenant derrière nous. Il nous a bien fatigués. Sa façon de traiter la littérature, en classant tout par écoles, dogmes, mouvements qui se succèdent et s'anathématisent, paraît tout à coup datée, inutilement belliqueuse. S'en écarter est un principe de précaution ; quand on parle d'un écrivain du XXe siècle, on se félicite qu'il ait été indépendant des courants, des écoles, des partis. « Il fut de gauche mais n'adhéra jamais au Parti communiste. » « Il sut garder ses distances avec Moscou. » « Avec le Général, il parlait d'égal à égal. » « Proche du RPF, mais toujours un pas de côté. » En philosophie : « Il ne fut ni marxiste, ni même hégélien. » « Son système, il l'a forgé tout seul. » « Il n'a subi ni l'influence de



Extrait de la publication

Heidegger, ni celle de Nietzsche. » L'indépendance et la solitude, tares il y a peu, sont désormais un signe de caractère, une vertu. Il y a bien quelques héritiers des années 1970 pour réclamer qu'on politise tout, mais les écrivains s'en méfient et les nouvelles étiquettes lancées récemment sur le marché ont fait long feu. Il n'est dès lors pas si absurde de relire Régnier, qui n'a pas participé à ces querelles et qui n'aurait pas voulu en être, parce qu'il ne cherchait en écrivant ni à révolutionner le monde, ni à fabriquer l'homme nouveau.

À ce compte, dira-t-on, pourquoi ne pas s'intéresser plutôt au méconnu René Boylesve, dont Régnier fut proche et qu'il reçut à l'Académie ? Ou bien à tel ou tel autre contemporain comme René Ghil, Stuart Merrill, Fernand Gregh, Claude Farrère ? Aux disciples de Régnier, au club des « longues moustaches », comme les appelle Michel Bulteau[4] d'après un mot de Morand[5] – Jean-Louis Vaudoyer, Edmond Jaloux, Émile Henriot, écrivains aux noms si français, aux prénoms d'époque, aux livres classiques ? Tous répondent au critère d'anachronisme, donc d'actualité. Comme Régnier, ils sont oubliés, indisponibles, et pittoresques à nos yeux. Alors, pourquoi Régnier plutôt qu'eux ?

On tourne en rond. Pourquoi Régnier ? Pourquoi pas ! On peut aimer un écrivain pour le plaisir. On ne découvre d'arguments qu'*a posteriori*. Je sais *a posteriori* que j'aime Régnier parce qu'il était triste et flegmatique, parce qu'il avait des principes où je me retrouve, parce qu'il portait très bien le monocle, qu'il était fidèle en amitié, qu'il avait l'obsession du passé, qu'il était sédentaire avec acharnement ; parce qu'il était faible et que je comprends son indécision devant la résistance des choses… Mais tout cela, je l'ignorais quand j'ai commencé de collectionner ses romans, je ne l'ai appris qu'en les lisant. Il faudrait finalement supposer qu'on lit certains livres parce qu'on y était destiné. Il y aurait un fluide entre eux et nous, parfois répulsif (de là qu'on ignore certains auteurs



Extrait de la publication

importants, pressentant obscurément qu'ils ne sont pas pour nous), parfois attractif (on va spontanément vers tel écrivain, bien qu'il soit mineur). Explication vraisemblable et amusante, qui repousse à la marge les autres influences – pouvoir de la critique, effets de mode, etc. – et qui, en invoquant l'irrationalité, nous épargne de nous interroger plus longuement.

Un livre sur Régnier, donc, maintenant ? Oui : un livre sur Régnier, maintenant. Comme cela. En sachant que personne ne le lit plus, et qu'il faut écumer les bouquineries pour trouver ses œuvres. En sachant qu'on ne le rééditera pas et que, quand bien même, ce ne serait pas un succès de librairie. En songeant que c'est tant pis, ou tant mieux : idée plaisante du cercle, auquel on est fier d'appartenir. Pour la beauté du geste. Pour passer le temps. Parce qu'il n'est pas plus bête ni moins utile d'écrire 250 pages sur un écrivain oublié que de jouer à la Bourse, de monter des maquettes ou de regarder le journal du soir.

Pour trouver comme Régnier ce qu'il a cherché toute sa vie dans l'écriture, le « plaisir délicieux et toujours nouveau d'une occupation inutile »[6].

Extrait de la publication

# Un crâne sans derrière de tête

On reconnaît facilement Henri de Régnier dans les salons, avec son visage pâle et tout en hauteur qu'horizontalise une moustache gauloise, son front dégarni et un menton à cause duquel Valéry invente pour lui l'aimable surnom de « Milord la galoche »[1]. Ce menton frappe aussi Edmond de Goncourt, qui dit dans son *Journal* n'en avoir jamais vu de pareil. « Un crâne sans derrière de tête, ajoute-t-il ; et par-là-dessus, de la distinction et de la gentillesse. »[2]

Cette allure frappe les contemporains. « Tête inénarrable »[3], s'amuse Henri Fournier. « Mine étirée et flasque », raille Léon Daudet[4]. Chacun remarque ses mains, très fines ; sa peau, très pâle ; sa maigreur et son allure dégingandée, qui n'empêchent pas l'élégance dans le maintien, d'autant qu'il évolue avec lenteur et équanimité, une « haute et noble somnolence » (Barrès[5]). Cette indolence favorise les comparaisons. Claudel, aux funérailles d'Heredia, trouve à Régnier quelque chose d'un « vieil accordeur ». C'est moins drôle que la phrase du peintre Eugène Rouart, qui évoque une « grande cigogne métissée de dindon »[6] ; ou que celle de Morand, une « silhouette de peuplier défeuillé par l'automne »[7]. Mais le meilleur est évidemment chez le spécialiste de l'insulte, Léon Daudet : « pendu gelé »[8], persifle-t-il, « cadavre au menton en galoche, oublié debout, sous la pluie, en habit d'académicien, par un assassin distrait »[9]… Régnier sait à quoi s'en tenir sur ce fielleux, et par vengeance



Extrait de la publication

fera contre lui un poème scatologique qu'il cachera dans les pages de son carnet :

*Léon Daudet, que plus d'un prône*
*Pour luron entre les lurons,*
*S'est fait le défenseur du Trône*
*Et le défend à coup d'étrons*[10].

Où l'on voit que le distingué Régnier s'entend aussi à la blague de latrines – trait plaisant de son caractère, sur lequel on reviendra.

La voix de Régnier est faible et basse, une voix faite pour les petits colloques, inapte aux grandes assemblées. De là que Régnier est un homme de conversations privées, et un dîneur effacé (comment s'imposerait-il à une tablée de quinze ?). Chez Mallarmé ou Heredia, il impressionne par son silence, ne lâche ici et là qu'une réplique pour faire redémarrer les autres. « Mais en tête à tête, dit Gide, sa conversation devenait exquise. »[11]

Et puis il y a le monocle sur l'œil gauche, que Régnier a faible. « Personne ne portait le monocle avec autant de hauteur que Henri de Régnier, écrit Morand, tête rejetée en arrière ; le sien était une sorte d'œil de bœuf creusé dans le dôme de son crâne poli, pareil à une sixième coupole de Saint-Marc. »[12] Le monocle est alors un accessoire en vogue, surtout depuis que Leconte de Lisle a donné l'exemple. Capus, Bourget, Muhlfeld, Scholl, Valéry en arborent ; et combien de personnages chez Proust ! Le monocle est un objet chic mais de maniement délicat : il a tendance à tomber et rend ridicules ceux qui le portent mal, comme le peintre Dujardin qui grimace et qui pleure[13]. Savoir garder son monocle est un art qu'à plus de cinquante ans Régnier ne maîtrisera pas encore parfaitement. « Je n'ai pas trop mal lu et j'ai lu sans que mon monocle ait quitté mon œil un instant, se



Extrait de la publication

félicite-t-il après avoir reçu Boylesve à l'Académie. Cela, c'est bien, et j'en ai quelque fierté. »[14] Avant une conversation, Régnier assure son monocle. Quand il plaisante, ses traits se détendent et le monocle tombe. Pour bien porter le monocle, il faut donc demeurer impassible. Régnier l'adopte dans ce but, et aussi pour former un écran entre le monde et lui, comme un bouclier miniature.

*

Régnier fait donc impression, mais repoussons une idée fausse : qu'il serait un dandy. Que non ! À peine s'il s'habille correctement. On l'imagine avec un bon costume, une fleur au veston (Willy se souvient quand même d'un alérion à sa cravate[15]), de belles chaussures cirées et un accessoire pour détonner et surprendre ; rien d'excentrique, bien sûr, mais de la coquetterie. Eh non. Léautaud révèle ainsi que les mouchoirs de Régnier sont pleins de trous, plus encore que les siens[16]. Et il n'y a pas que les mouchoirs : toute sa garde-robe est à revoir. Un jour que le peintre Blanche, toujours fringant, s'exclame devant lui : « Oh ! Cher ami, quel joli pantalon vous avez là ; d'où vient-il ? », Régnier répond avec dédain : « De chez le teinturier. »[17] Négligence ? Non : principe, ou conséquence d'un principe. Régnier est le contraire d'un dandy ; il condamne le dandysme parce que le soin qu'on met à sa mise, aux conditions de son apparition dans le monde, est incompatible avec l'état d'artiste. Dans ses *Cahiers*, il note : « L'art nous a été donné pour nous éviter le soin de nous vêtir avec dandysme et de chercher en des bibelots à donner une idée analogique à ce que nous sommes intérieurement. Il y a un certain goût de l'art atrophié et méticuleux, qui porte au dandysme. On réalise sur soi, sur son allure, sur un vêtement, ce qu'on ne peut réaliser dans une œuvre. »[18] Ailleurs : « Le dandysme demande une série de soins minutieux, qui me



Extrait de la publication

semblent incompatibles avec de profondes préoccupations d'idées. On ne voit pas Pascal dandy. »[19] Certes non. Comme on est loin de Montesquiou, le dandy intégral ! Régnier le rencontre au Salon de 1891, sans savoir qu'il se battra un jour contre lui. Montesquiou n'a pas encore publié ses *Chauves-souris*, et n'est qu'en germe le personnage qu'on connaît ; mais il est déjà au point sur le vêtement. Régnier devant ce spécimen hausse les épaules, indifférent et, même, apitoyé. « Au fond, c'est puéril, parce que les à-peu-près en sont possibles aux sots. Je sais qu'il y a des nuances infinitésimales, pourtant. Mais pourquoi faire appel à la matière pour se distinguer du commun ? »[20]

Pour se démarquer, il y a plutôt l'éducation. Régnier sur ce plan est irréprochable : courtois, discret, il a les manières d'un vrai gentilhomme. C'était peut-être banal en 1900 ; vu d'aujourd'hui, c'est exotique. Léautaud est constant là-dessus : « Je ne crois pas qu'on puisse trouver un homme à la fois plus distingué et plus simple, plus discret et plus affectueux. C'est un écrivain et un poète d'un grand talent, il n'y a pas à dire – et il n'a jamais l'air de le savoir ni d'y penser. »[21] Goncourt : Régnier est « un homme d'un commerce charmant et un spirituel causeur »[22]. Gide, jeune, lui écrit : « Vous m'écoutez lorsque je parle ; quand vous parlez je vous écoute. C'est une chose rare que je *goûte* avec vous. »[23]

Cette sociabilité n'empêche pas qu'un masque demeure entre les autres et lui. Il tient toujours son quant-à-soi, ne lève jamais le voile. Il est là partout, dans les salons, les dîners, mais à distance, derrière son monocle. Gide est stupéfié par son flegme[24], Jaloux en est admiratif. « Jamais je ne l'ai vu s'emporter, s'indigner, se départir de son calme, sortir des limites presque absolues qu'une société parfaitement civilisée impose à ses représentants les plus authentiques. Aucune familiarité non plus ; ni aucune possibilité d'en avoir avec lui. »[25] Régnier révèle son secret : « La seule attitude possible,



Extrait de la publication

explique-t-il, est en deux mots : hautain et ironique. Être hautain, c'est rester soi, ne pas s'adapter, être, si on peut dire, insoluble. Être ironique, c'est entrer dans la pensée des autres assez pour attribuer à ce qu'ils disent le vrai sens de ce qu'ils pensent. »[26] Mais ces principes ne s'appliquent pas facilement : il faut se surveiller sans cesse. On croit que Régnier s'est si bien éduqué qu'il a pris le pli, comme un bois gauchi ; mais c'est un travail de tous les instants, qui n'exclut pas les ratés. La pente naturelle de Régnier n'est pas la réserve : ce serait plutôt l'épanchement – d'où sa lutte sans merci contre lui-même. « Dans le monde, dit-il, je suis à découvert et vite à vif, parce que j'y montre une complète sincérité. Or cette atmosphère dangereuse n'est inoffensive que si, comme pour certaines manipulations délicates, on ne l'affronte qu'avec un masque de verre. De la nécessité de se créer une attitude factice derrière laquelle on soit à l'abri. »[27] Un être influençable comme lui, qui laisse les pensées d'autrui dénaturer les siennes, perd vite de vue son idée personnelle, et doit donc suivre à tout prix un code de conduite. « Il faut que causer soit condescendre et il faut garder à part soi la présence invisible de quelque haut rêve. »[28] C'est un aspect de sa faiblesse de caractère, qu'il cache à force de discipline, laissant croire qu'il est d'acier. L'illusion est parfaite.

# Régnier jeune homme

Ouvrons maintenant un chapitre biographique et commençons par quelques papiers moisis, matériau que Régnier adore et qu'il manipule longuement à la bibliothèque Mazarine. Il chipote des archives, dessine des tableaux et des accolades, fait parfois des découvertes – comme ce jour où surgit une parenté entre son bisaïeul François de Régnier et la marquise de Noailles, « descendante comme lui au cinquième degré d'un Proisy, baron de la Bove »[1]… Cette passion pour la généalogie lui vient d'un grand-oncle, Jules du Bard de Curley, qui armé de dictionnaires nobiliaires faisait dans sa chambre à Paray-le-Monial des enquêtes historiques admirées dans toute la région, tandis que le petit Henri coloriait des blasons sous la table.

Manie, passe-temps, cette marotte est aussi une coquetterie d'homme de race, heureux de se savoir des ascendants illustres. Comment serait-il insensible à ses racines, lui que le passé fascine ? Il y a chez Régnier un côté vieux seigneur, un côté noblesse oblige. « Je ne suis pas snob, écrit-il en 1933, mais j'aime les gens bien élevés, qui habitent de belles maisons. Je ne déteste pas que leurs noms soient des noms illustres dans l'histoire, évoquant un passé de hauts faits, de grandes charges. »[2] C'est un indice sur sa pensée politique, pour autant qu'il en ait une : féodale, conservatrice, anachronique comme tout son être.

Visitons donc ses ancêtres. Régnier donne dans ses livres divers renseignements sur sa famille, compilés par Paul



Extrait de la publication

RÉALISATION : I.G.S.-C.P. À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2013. N° 109403 (  )
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication